

Depuis de nombreuses décennies, la région du Moyen-Orient, sous le vocable « Moyen-Orient » est secouée par les rivalités de pouvoirs et d'influences de grandes puissances qui mêlent le contrôle de ressources, la domination des territoires et les conflits religieux. Ces tensions sont le fruit de facteurs internes, mais elles sont aussi aggravées par le jeu des rapports de forces des grandes Puissances.

Hautement stratégique, cette région est donc convoitée et disputée. Son équilibre est instable, sa situation mouvante et son avenir incertain, au point qu'une paix durable semble impossible à instaurer. Connaître les causes des conflits et des différends ; s'interroger sur les pistes de solutions, telles sont les motivations qui ont motivé l'organisation de ce colloque dont l'objectif est de permettre d'élucider. Il s'agira d'abord d'examiner les causes historiques et actuelles qui caractérisent les conflits du Moyen-Orient, ensuite d'envisager des pistes de réflexion pour permettre l'élaboration de propositions constructives en vue de la favoriser la paix.

ISSN : 2263-6226
ISBN : 978-2-918000-06-6
Prix de Vente : 15 €



17 rue de la
85000 LA ROCHE-SUR-YON

Actes du colloque international
(24 et 25 novembre 2014)

La paix est-elle possible au Moyen-Orient ?



Institut Catholique d'Études Supérieures



8^e question

Vous avez évoqué la question des minorités. La France a pris des incitatives pour faciliter l'octroi de visas aux réfugiés de ces minorités, en particulier aux chrétiens. Et, en même temps, il y a débat : faut-il encourager les membres de ces minorités persécutées à venir en France ou ailleurs, donc à quitter leur sol, ou faut-il plutôt les inciter à rester ? Il y a même un débat au sein des Églises ou entre les Églises et certains États. Leur demander de rester est-ce leur demander d'être courageux à notre place ? Ou bien leur demander de quitter le pays en laissant les choses se faire comme elles se font, c'est-à-dire de façon dramatique ?

Certainement, c'est une divergence assez importante entre des pasteurs de l'Église et les gouvernements. Je ne crois pas que les solutions proposées « on prend 500, on prend 10 000 » résolvent le problème. D'abord, c'est très partial et puis pourquoi ces 500-là et pas les autres. Cela crée plus de problèmes que cela n'en résout sur place. Ensuite, je crois que l'idéal c'est d'aider les gens à rester dans leur pays, d'assurer ce qui est nécessaire pour leur protection. Et c'est cela que l'on demande à la politique internationale, si vous voulez. On a déraciné plus de 160 000 – je ne sais plus combien exactement – de chrétiens et autres de leur village. En une nuit ils ont tout perdu. Moi, je crois que la priorité est de leur rendre leurs propriétés, de les laisser revenir chez eux. C'est ça la vraie solution. Donner un visa à celui-ci ou celui-là ne résout pas le problème des minorités. Sans compter qu'il y a de plus en plus de soupçons que, derrière tout cela, il y a une politique, d'autres intérêts et qu'on n'en finira jamais. Les minorités ont besoin d'un État. Si l'État prend ses responsabilités, il n'y aura plus de problème.

Le monde musulman, la grande discorde

Olivier HANNE

Chercheur-associé à l'Université d'Aix-Marseille et aux Écoles de Saint-Cyr Coëtquidan

I - Aux origines de la rupture

1. La *fitna*

En 632, à la mort de Muhammad (Mahomet), qui n'a pas organisé sa succession, des divisions surgissent entre ses compagnons. 'Umar, cousin du Prophète, reconnaît publiquement le beau-père du défunt, Abû Bakr, comme calife, le *khalifa* (« successeur »), bientôt imité par l'ensemble des croyants, et surtout par les Ançârs (les « Auxiliaires »), c'est-à-dire les premiers convertis de Médine.

Les Ançârs, raconte l'historien al-Tabarî (m. 923), s'écrièrent : « Nous voulons nommer Alî, qui est le cousin du Prophète et son gendre, et son plus proche parent ; il est le premier d'entre les Quraysh [grande tribu de La Mecque] et les descendants de Hâshim [le clan de Mahomet] ». 'Umar, craignant que la lutte ne se prolongeât et ne devînt sanglante, dit à Abû Bakr : « Étends la main et reçois notre serment, car tu es un respectable quraysh et le plus digne »¹.

Les partisans de 'Alî dénonceront un coup d'État visant à écarter du pouvoir le plus proche parent du Prophète.

Premier calife de l'islam, Abû Bakr ne règne que deux ans, jusqu'en 634, le temps de réprimer les révoltes. À sa mort, il désigne comme

1. Al-Tabarî, *La Chronique, histoire des prophètes et des rois* (trad. H. Zotenberg), Nîmes, Actes Sud, 2001, vol. 2-II, p. 350.

successeur son allié 'Umar. L'homme multiplie les conquêtes et organise l'État islamique. Mais son assassinat en 644 laisse la communauté divisée. Les uns soutiennent 'Uthmân, de la famille aristocratique des Umayyades, officiellement reconnu comme calife, et les autres 'Alî, le bien-aimé de Muhammad. Le pouvoir doit-il aller à la famille du Prophète ou à celui que désigne le *consensus* ? C'est la *fitna*, la rupture de la communauté. Deux forces hostiles s'affrontent et vont faire naître les deux courants principaux de l'islam : les sunnites (de *sunna*, « tradition ») contre les partisans de 'Alî, les shî'ites (de *shî'a*, « parti »)².

2. 'Alî contre Mu'âwiya et les Khâridjites

Le meurtre de 'Uthmân en 656 permet à 'Alî de prendre enfin le califat dans la confusion. Mais le gendre du Prophète rassemble contre lui toutes les haines : 'Aïsha, l'une des épouses de Muhammad, dont il bat les partisans à Bassora en 656, et les Umayyades, clan du calife assassiné, dont on soupçonne que 'Alî protège les meurtriers. Parmi les Umayyades figure le gouverneur de Syrie et général Mu'âwiya, qui cherche à écarter 'Alî et à venger la mort de 'Uthmân. Les deux hommes s'affrontent lors de la bataille de Siffin (657), au cours de laquelle le général est menacé de déroute, comme le rappelle al-Tabarî :

Les Syriens qui restaient se mirent à fuir en s'écriant : « Maintenant nous sommes tous voués à la mort ! » Mu'âwiya était terrifié. 'Amrû lui dit : « Ordonne aux soldats de fixer au bout de leurs lances des copies du Coran et d'engager nos adversaires à ne point lutter contre le livre divin. Mu'âwiya suivit ce conseil (...). Les troupes de 'Alî furent divisées : « Nous ne voulons pas manquer de respect au livre de Dieu »³.

Victimes de cette supercherie, les partisans de 'Alî demandent que la bataille soit suspendue. Beau joueur, 'Alî accepte de laisser le choix du calife à l'arbitrage de deux pieux croyants, qui lui préfèrent Mu'âwiya. Sans insister face à une décision hautement politique, le gendre du

2. *Les débuts du monde musulman, VII^e-X^e siècle*, dir. Th. Bianquis, P. Guichard, M. Tillier, Paris, PUF, 2012 (Nouvelle Clio), p. 85-91.

3. *Ibid.*, p. 382-383.

Prophète se retire à Kûfa, avant d'être assassiné en 661 par un de ses partisans déçu.

Car l'islam en ses débuts ne fut pas seulement divisé en deux camps, mais au moins en trois. Un groupe proche de 'Alî, appelé les Khâridjites (*khawâridj* : « ceux qui sortent, se rebellent »), contestait sa guerre contre Mu'âwiya mais refusa qu'il se soumette à un arbitrage humain, sous prétexte que Dieu seul tenait sa vie et son califat. Le maître des croyants doit respecter l'ordre divin : « L'arbitrage n'appartient qu'à Dieu », dit la formule khâridjite. Contestataires, ces anciens alliés sortirent de ses troupes et de Kûfa pour aller à Nahrawân d'où il lancèrent des raids contre les deux autres camps musulmans. Battus par 'Alî en 658, leur insurrection se poursuivit pourtant, prenant pour cible les Umayyades et l'aristocratie des Quraysh. Mais, au-delà de la révolte circonstanciée, le khâridjisme put se maintenir dans le monde musulman médiéval comme doctrine de l'action, exaltant la guerre et le djihâd contre les musulmans infidèles. Ces mouvements d'agitation (dits *ghulât*) ne purent toutefois bâtir durablement des États, malgré une forte influence de leur doctrine dans le Maghreb des IX^e-X^e siècles et dans le 'Omân.

La confrontation entre les Alides – partisans de 'Alî – et ceux de Mu'âwiya n'était pas terminée. En 680, Yazîd, fils de Mu'âwiya, devient calife ; mais Husayn, fils de 'Alî, refuse de lui prêter allégeance. Un chant des Alides affirme leur prétention au califat : *Nous autres, par le Seigneur du Temple, nous sommes les plus proches parents du Prophète. Jamais, par Dieu, le fils du bâtard ne sera notre maître* !⁴ Confrontées aux soldats du gouverneur de La Mecque, Ibn Ziyâd, favorable à Yazîd, les troupes de Husayn sont aussitôt vaincues, lui-même est exécuté et son corps piétiné après la bataille de Kerbala, défaite qui confirme la suprématie des Umayyades sur l'islam. La rupture avec les shî'ites est consommée. Ces derniers n'oublieront jamais l'assassinat de 'Alî et de son fils, dont les tombeaux sont toujours vénérés en Irak, et jureront de les venger à travers les siècles⁵.

4. Al-Tabarî, *op. cit.*, vol. 2-III, p. 45.

5. Sur ces divisions originelles, cf. Louis Gardet, *Les hommes de l'islam, approche des mentalités*, Paris, Hachette, 1977, p. 198-225.

II - La tradition shî'ite

1. Une question doctrinale

Mais à ces divisions purement politiques se rattachent des querelles théologiques. Après la mort de Husayn, les shî'ites se réfèrent à la lignée ininterrompue de ses descendants mâles, les douze Imâms (branche dite imâmite ou des duodécimains), jusqu'à la disparition mystérieuse du dernier en 879, Muhammad al-Mahdi, entré dans la « Grande Occultation » (*al-ghaybat al-kobrâ*). Seul un Imâm issu de 'Alî peut expliquer les sens cachés du Coran et révéler la vérité. Le courant shî'ite a développé sa propre tradition d'exégèse et d'études autour du vrai sens du Coran, indissociablement liée à celle de la « guidance » de la communauté. Ainsi, chez les shî'ites, les questions politiques et doctrinales sont liées (« Imâm et Prophète sont frères », dit la tradition). L'Imâm détient un Coran intégral et authentique tandis que les ennemis de 'Alî (c'est-à-dire les sunnites) ont un exemplaire falsifié. Cette branche de l'islam adopte donc le principe de l'imâmât (reconnaissance de l'autorité d'un chef non élu, désigné pour ses vertus et sa piété) et a élaboré un clergé conduit par un *Ayatollah* (« le signe de Dieu »), chargé d'interpréter le Coran et de diriger la communauté, en attendant le retour providentiel de l'Imâm caché, appelé le *Mahdi* (« le bien guidé »)⁶. Pour les sunnites, cette doctrine – qu'ils méconnaissent totalement – est jugée inepte et hérétique ; les pratiques shî'ites sont erronées et le gouvernement de l'islam doit revenir à celui qui prend le pouvoir, sans référence à la lignée de 'Alî.

L'imâmisme est un shî'isme modéré qui professe le dogme des « 14 Immaculés » (Muhammad, Fâtima et les 12 Imâms) qui ont associé la pureté, la succession charnelle et la désignation par le prédécesseur. L'Imâm est le garant du *tawhîd*, l'Unité divine ; il représente les attributs concrets et anthropomorphiques d'Allah qu'évoque le Coran (les mains de Dieu, sa face, sa colère...), sorte de théophanie musulmane. L'obéissance qui est due à l'Imâm est identique à celle que l'on voue au Prophète. Mais son pouvoir, qui est politique et religieux, ne peut être exercé concrètement en raison de son occultation. Les duodécimains

6. Louis Gardet, *Les hommes de l'islam, approche des mentalités*, Paris, Hachette, 1977, p. 226-245.

dégagent ainsi plusieurs types d'Imâms : visible ou caché, avec ou sans pouvoir matériel.

2. L'élaboration du corpus shî'ite

Cette approche argumentée et ésotérique de l'imâmât fut développée dans les grandes sommes doctrinales shî'ites entre les XI^e-XIII^e siècles, notamment celle de Nâsir al-Dîn Tûsî (m. 1274)⁷. Car le shî'isme dut très tôt justifier, face à ses détracteurs et au califat sunnite, ses prises de position doctrinales originales. Chaque groupe tirait à lui le souvenir de Muhammad, ainsi autour de ce propos ambigu du Prophète rapporté par al-Tabarânî, spécialiste sunnite du hadîth (873-970) :

La dernière chose que le Prophète a dite est ceci : « Trouvez dans les Gens de ma Maison (*Ahlu l-Bayt*) ma succession ».

Or l'expression *Ahlu l-Bayt* fut diversement interprétée. Pour les uns, elle désignait la famille de Muhammad, pour les autres les Quraysh, les Arabes ou plus simplement les gens de piété. On se querella autour de la légitimité de certains hadîth, notamment celui des « Deux Poids », cité sous cette forme au IX^e siècle par al-Shâfi'î, compilateur sunnite de hadîths :

[Un jour, le Messager d'Allah a prononcé un discours au milieu de nous. Après avoir loué et remercié Allah, il a dit : « Ô Gens ! Je suis un être humain. Bientôt un Messager (*rasûl*) de mon Seigneur viendra et je répondrai.] Je vous laisse les deux poids : le premier est le Livre d'Allah, [dans lequel il y a la Bonne Orientation et la Lumière. Prenez donc le Livre d'Allah et attachez-vous y fermement ! Et il ajouta :] « Et les Gens de ma Maison. [Je vous rappelle Allah par les Gens de ma Maison ! »]

Les autres compilateurs réputés que sont Ibn Hanbal et al-Tirmidhî omettent les passages entre crochets qui insistent sur la venue d'un successeur issu de la « maison » du Prophète, phrases aisément applicables à 'Alî. Des hadîths favorables à ce dernier circulaient donc au Moyen-Orient, même chez les sunnites⁸.

7. Les conditions de l'élaboration de ce corpus ont été étudiées par Mohammad Ali Amir-Moezzi, *Le Coran silencieux et le Coran parlant*, Paris, CNRS Éditions, 2011.

8. Sur ces questions, cf. Heinz Halm, *Le chiisme*, Paris, PUF, 1995.

III - Une division renforcée au Moyen-Âge

1. Sectes et écoles sunnites

L'islam n'ayant pas été parfaitement défini dans le Coran ni par Muhammad, se créèrent dès le VIII^e-IX^e des sciences religieuses visant à appliquer et à interpréter le message (*tafsîr, fiqh, kalâm*, science du hadîth, des *qirâ'ât*, de l'abrogation...). Côté sunnite, les différentes approches théologiques s'incarnèrent dans quatre écoles juridiques, appelées *mâdhhab*, longtemps irréconciliables, distinguées en fonction de leur rapport au Coran comme source de la loi⁹. Le hanbalisme, école fondée au IX^e siècle, est celle qui inspire encore les intégrismes de tout poil, en Arabie Saoudite, chez al-Qaïda et les salafistes¹⁰. À l'inverse, l'école hanafite, qui fait appel à la raison et au jugement personnel, est vivement décriée comme trop humaine.

Mais le sunnisme fit aussi naître d'innombrables sectes (*firqa* : fraction de tribu, clan, groupe ou famille spirituelle dans l'islam), plus ou moins violentes, dont l'idéologie était à la fois religieuse et politique. Toutes refusaient l'obéissance au calife, jugé indigne de l'islam, et ambitionnaient de revenir à la pureté de l'islam du Prophète (*al-dîn al-'atîq* : « la religion des anciens »). Elles prirent l'habitude entre elles de s'accuser de *kuf'r* (« impiété, infidélité »), de *shirk* (« atteinte à l'unicité de Dieu »), de *bid'a* (« innovation blâmable »), d'où des violences récurrentes.

2. Les septimains shî'ites

Le courant shî'ite fut lui-même rapidement parcouru de tendances centrifuges. Certains constituèrent la branche violente et ésotérique des septimains (ou Ismaéliens), qui arrêtaient leur vénération au sixième Imâm, Dja'far al-Sâdiq (m. 765). Ses fidèles de Kûfa continuèrent à le prier à travers la lignée de son fils Ismâ'il (m. 751), contrairement aux duodécimains qui suivent celle de son troisième fils Mûsa al-Kâzim. Le

mouvement, organisé par le disciple de Ismâ'il, Mubâarak, adhéra alors à un cycle d'Imâms cachés (après la mort du fils d'Ismâ'il en 813), contestant la légitimité des autres Imâms. Au début du IX^e siècle, le courant s'organisa même en mouvement révolutionnaire extrémiste (*ghulât*) et prépara la fondation de l'État fâtimide. Son but était le triomphe de la vérité, la fin de l'opposition entre foi et raison, la lutte sociale pour l'égalité et la justice. Mais l'état de persécution permanente qu'il subissait de la part des polices califales le contraignit à la clandestinité (la *taqiyya*) et à aggraver les tendances eschatologiques et ésotériques du shî'isme, notamment autour du chiffre 7 (ex : le cycle des 7 Imâms visibles et des 7 cachés) qui influencèrent les grands mystiques, notamment al-Hallâdj, al-Ghazâlî et Ibn 'Arabi¹¹.

3. Les courants révolutionnaires ismaéliens

L'ismaélisme fut le promoteur d'un grand nombre de courants *ghulât*, révolutionnaires et violents, fédérant les mécontents en Irak, en Iran et en Arabie, déclenchant des révoltes ethniques, religieuses et sociales, ainsi lors de la révolte des Zendj, esclaves noirs du Bas-Irak (869-883). Vers 890, Hamdan al-Qarmat (« le villageois ») et Zikrawayh (m. 906) fondèrent le mouvement dit « qarmate ». Inspiré de l'ismaélisme, il défend une doctrine gnostique et ésotérique, recrutant par la propagande et la mission auprès des populations pauvres. Les Qarmates multiplièrent les soulèvements populaires et suscitèrent la terreur des autorités 'abbâsides qui lança contre eux une répression féroce. Le zaydisme (*Zaydiyya*) fut une autre de ces sectes shî'ites insurrectionnelles défendant le légitimisme alide par les armes et le libre choix de désignation de l'Imâm par la communauté (*ikhtiyâr*), selon deux conditions : le candidat doit avoir la science religieuse adéquate et appartenir à la descendance de Fâtima. Leur doctrine fut théorisée par Yahyâ ibn al-Husayn al-Hâdî qui devint émir du Yémen (897-911), et y implanta le zaydisme, qui s'y maintint jusqu'à nos jours¹².

9. Il s'agit des écoles hanafite, hanbalite, malikite et shâfi'ite, cf. L. Gardet, *op. cit.*, p. 246-259 ; article « Droit », dans *Dictionnaire de l'islam, religion et civilisation*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 242-248.

10. Albert Hourani, *Histoire des peuples arabes*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 242-246.

11. Article « Shî'isme », *Dictionnaire de l'islam, op. cit.*, p. 775-782 ; *Les débuts du monde musulman, op. cit.*, p. 146-148 ; Farhad Daftary, *Les ismaéliens, histoire et destin d'une communauté musulmane*, Paris, Vrin, 2003.

12. Dominique et Janine Sourdel, *La civilisation de l'islam classique*, Paris, Artaud, 1983, p. 157-171 ;

4. Les alaouites

De la branche ismaélienne naquit encore au IX^e siècle la secte des alaouites, à laquelle appartient l'actuel président syrien Bachar al-Assad, professant les réincarnations divines en 'Alî. Secte ghulât née dans le Bas-Irak, l'alaouisme fut fondé par Muhammad ibn Nusayr (m. 884) qui vécut à l'époque des trois derniers imâms duodécimains. Sa doctrine se diffusa au nord de la Syrie au X^e siècle et pénétra dans le Djebel al-Summâq au XII^e siècle, où elle est restée implantée jusqu'à nos jours. Selon cet islam très particulier, la vie terrestre n'est qu'une déchéance de corps autrefois lumineux, angéliques. L'âme masculine connaît différentes réincarnations. 'Alî lui-même est la septième des réincarnations divines depuis Seth et Muhammad la septième réincarnation des Voiles divines qui cache le Concept, l'Intellect agent. Un troisième personnage, Salmân al-Fârisî, est comparé au Ciel et joue dans cette gnose complexe un rôle symbolique important¹³.

IV - Les âges d'or du sunnisme et du shî'isme

1. Côté shî'ite : Fâtimides et Safavides

Le shî'isme connu au moins deux périodes fastes, dont le souvenir reste obsessionnel. La première fut celle du califat fâtimide. À la fin du IX^e siècle, en Îfrique (actuelles Tunisie et Tripolitaine), Abû 'Abdallah, un Yéménite, annonce qu'il est le premier des sept Imâms visibles et prend en 910 à Kairouan le titre de calife, de *Mahdî* et d'*amîr al-mû'minîn*, « chef des croyants ». Il fonde donc un nouveau califat, concurrent des 'Abbâsides, et un nouveau pouvoir politique. Avec le calife al-Mu'izz (953-975), les Fâtimides se tournent vers l'Égypte. Ils y développent la mission shî'ite et des insurrections militaires en s'appuyant sur les Qarmates. Constituant une vaste armée, notamment par le ralliement des Berbères Kutâma, encadrée par des eunuques slaves et dirigée par

Les débuts du monde musulman, op. cit., p. 206.

13. Article « Nusayris », *Dictionnaire de l'islam, op. cit.*, p. 648-650.

Djawhar, les Fâtimides prennent Fustât en 969 et y fondent Le Caire, où ils posent la première pierre de la mosquée d'al-Azhar. La puissance fâtimide parviendra à soumettre une partie du Maghreb, de l'Îfrique, de l'Égypte, du Hedjâz et de la Syrie avant d'être progressivement affaiblie par ses divisions puis renversée par le Kurde sunnite Saladin en 1171¹⁴.

La vision fâtimide de l'imâmât offre au calife toutes les prérogatives du Prophète : il est infaillible (*imâm ma'sûm* : « impeccable »), médiateur entre les hommes et Dieu (il est *walî* de Dieu, son « ami »), gardien et interprète de la Loi. La communauté n'a aucun droit de le désigner. Si 'Alî est le seul Imâm légitime et a droit au titre d'*amîr al-mu'minîn*, ses descendants en héritent la légitimité et l'infailibilité. Le califat fâtimide a une dimension théocratique évidente, voire eschatologique, à tel point que le calife al-Hâkim (m. 1021) prétendit être lui-même d'essence divine. Ses disciples se fédèrent autour de son vizir al-Darazî, qui développa les doctrines ismaélites jusqu'à proposer le calife en adoration, plus que Dieu ou le Prophète eux-mêmes. Pourtant, les risques de révoltes induits par cette nouvelle doctrine, poussèrent le calife en 1018 à les désavouer. Hamza ibn 'Alî, successeur d'al-Darazî à la tête de la secte, affirma pourtant que le calife était l'incarnation de l'Un ultime, et même la mort d'al-Hâkim dans d'obscures circonstances contribua à son culte au sein du druzisme. Pourchassés par les Fâtimides et les sunnites, les druzes s'installèrent en Syrie où ils constituèrent une communauté fermée, quasi ethnique, dirigée par une aristocratie, professant le tawhîd, pratiquant la taqiyya, abandonnant la mosquée et la plupart des fêtes musulmanes.

Le shî'isme duodécimain connu son propre âge d'or en Iran lorsque la dynastie safavide, fondée par Chah Ismaïl (1501-1524), utilisa la doctrine religieuse et le clergé pour légitimer la dynastie. L'époque de la monarchie safavide vit la généralisation du shî'isme en Iran, le contrôle grandissant des mollahs sur la vie quotidienne, tout en conservant une certaine tolérance envers les minorités juives et chrétiennes.

14. *Les débuts du monde musulman, op. cit.*, p. 219-230.

2. Le souvenir des empires sunnites

Les sunnites ont des héritages impériaux et prestigieux nombreux, demeurés dans les mémoires et régulièrement revivifiés. La période mythique reste celle des années 632-661. Après la mort du Prophète, ses quatre premiers successeurs, Abû Bakr, 'Umar, 'Uthmân et 'Alî, font de l'islam la grande puissance méditerranéenne et asiatique. Basés à Médine, ces califes dits *râshidûn* (« bien guidés ») abattent avec une rapidité surprenante les empires voisins. Les Byzantins sont vaincus en 634 puis en 636 à Yarmûk. En Syrie comme en Mésopotamie, les villes tombent sans combattre : Ctésiphon en 636, Alep en 637 et Jérusalem en 638. Les troupes arabes ne s'arrêtent plus : vers le nord, elles atteignent l'Arménie en 640. Vers la Perse, leur chevauchée ne connaît aucun frein et, après les batailles de Qâdisiyya en 636 et Néhavend en 642, l'armée sassanide cesse d'exister. La Caspienne est atteinte en 642, l'Azerbaïdjan en 643 et le Fârs l'année suivante. En 641, toute l'Égypte bascule officiellement dans la *Umma*, malgré la timide contre-offensive byzantine et la résistance d'Alexandrie. Après la mort de 'Umar, les conquêtes se poursuivent à un rythme plus ralenti, tandis que la *fitna* agite les tribus arabes. Les percées orientales s'arrêtent dans le Khorâsân. En 647, ont lieu les premières incursions en Îfrique, mais la conquête marque partout le pas¹⁵.

Autre référence historique majeure : la dynastie Umayyade, établie à Damas (661-749), responsable de l'essor territorial musulman aux VII^e-VIII^e siècles, et par laquelle la Méditerranée devint un lac musulman. Mais la tradition historique sunnite a accusé les califes umayyades d'impiété et de cupidité, d'avoir été accaparés par les soucis du pouvoir temporel (le *sultân*) et non par les exigences de la justice. Une révolution de palais en 750 installe un nouveau pouvoir : les 'Abbâsides, dont le règne perdure jusqu'en 1258. La dynastie est piétiste et se pare de titres prestigieux et religieux : *al-Mansûr* (« le Victorieux »), *al-Mahdî* (« le Bien Guidé »), et surtout celui d'*Imâm*. Les califes se font dès lors les promoteurs du sunnisme orthodoxe et de la *sharî'a*, la loi islamique. En tant que vicaire du Prophète, le calife a une autorité à la fois politique et religieuse, comme le rappelle la formule : « Le pouvoir (*sultân*) et la religion (*dîn*) sont deux

15. *Les débuts du monde musulman, op. cit.*, p. 107-122.

frères et aucun ne peut se passer de l'autre ». Obéissant au Coran, le calife doit « commander le bien et interdire le mal ». Il lutte contre la *fitna*, en l'occurrence la division des musulmans opérées par les États-Unis, les chiites et les juifs. Sa première tâche est de défendre « les droits de Dieu et les droits des hommes ». C'est l'apogée de l'islam comme empire et comme religion épurée de ses scories. Pourtant, l'époque 'abbâsides fut marquée par l'effacement de l'autorité califale et le fractionnement des pouvoirs en une multitude d'émirats indépendants, incapables de s'opposer aux croisades¹⁶.

Seul l'Empire ottoman put réunifier les terres d'islam sous un seul pouvoir et relancer efficacement le djihâd contre l'Europe chrétienne. À partir du début XVI^e siècle, les Turcs Othmâni contrôlent tout le Sud et l'Est de la Méditerranée ; ils font des shî'ites de Syrie et du Bas-Irak des citoyens de seconde zone. Pourtant, cet empire confessionnel puissant fait peu l'objet d'un culte mémoriel en dehors de Turquie, en raison de ses accommodements avec l'orthopraxis, de ses alliances circonstanciées avec la monarchie française, de sa dimension raciale très forte et des conflits historiques toujours actuels entre Arabes et Turcs. Dans les régions du Liban, les Ottomans confiaient l'administration fiscale aux autorités locales, et même aux évêques, aux druzes et aux shî'ites. L'Empire ottoman ne put jamais égaler le temps des califes Rashîdûn.

V - Une fracture toujours actualisée

1. Les réflexes identitaires

Ainsi, que l'on se place chez les sunnites ou les shî'ites, jamais l'islam n'a connu d'unité, et la nostalgie de la *Umma* (la « communauté ») chez les musulmans ne renvoie à rien d'historique, mais plutôt à un mythe. L'islam est né fracturé et a grandi divisé. La situation religieuse actuelle du Moyen-Orient est donc un héritage complexe de cette longue histoire,

16. Sur le pouvoir califal, cf. Denise Aigle, « La conception du pouvoir en islam. Miroirs des princes persans et théories sunnites (XI^e-XIV^e siècles) », dans *Perspectives médiévales*, 31, 2007, p. 17-44 ; Makram Abbès, *Islam et politique à l'âge classique*, Paris, PUF, 2009.

à laquelle il faudrait en outre ajouter les querelles ethniques (Arabes, Turcs, Persans, Kurdes, etc.) et les incompatibilités inter-tribales¹⁷. Dans l'ensemble de la région, le premier réflexe identitaire est religieux, même s'il ne néglige pas les appartenances ethnique et nationale. La personne se dit d'abord musulmane ou chrétienne. Mais le rappel de l'identité est plus précis : un sunnite aura bien du mal à considérer légitime la croyance de son voisin shî'ite, lequel préférera probablement le collègue de bureau chrétien, forcément peu prosélyte, au verbiage pro-sunnite de son chef de service. En revanche, la haine du juif soude à peu près tout le monde...

Entre sunnites et shî'ites la fracture initiale s'est progressivement nourrie de réflexes identitaires différents : l'approche de la mort, du martyr, l'obéissance à la doctrine religieuse, le respect de 'Alî sont autant d'éléments de distinction. La cohésion communautaire est aussi incomparable car les shî'ites trouvent leur unité dans la soumission aux Ayatollahs et au clergé, attitude absente chez les sunnites, divisés et sans chefs. Même les islamistes ont adopté des formes variées, puisque le wahhabisme saoudien est dynastique et anti-démocratique, tandis que l'Iran shî'ite se veut révolutionnaire, populaire et accepte le système électoral.

2. Les sursauts shî'ites (1970-2011)

Les conflits actuels au Moyen-Orient ont toutes les caractéristiques d'une résurgence de l'opposition traditionnelle sunnites / shî'ites. De fait, depuis les années 1970, une multitude d'événements ont pu faire croire à un sursaut des shî'ites dans la région, alors qu'ils avaient été largement marginalisés partout où on les trouvait : en Irak, en Syrie, au Liban, au Yémen, au Bahreïn, et même en Iran où les derniers descendants de la dynastie Qadjar (1786-1925) puis les Pahlavi (1925-1979) n'avaient pas brillé par leur piété et, au contraire, avaient appuyé la modernisation du pays sur l'alliance occidentale.

En 1970, Hafez al-Assad prend le pouvoir en Syrie par un coup d'État, soutenu par le parti laïcisant Baas. Originaire de la minorité

alaouite (15 % des Syriens), le nouveau dictateur, auquel succéda son fils Bachar en 2000, ne pouvait gouverner qu'avec l'appui des autres minorités, notamment shî'ites et chrétiennes, contre la majorité sunnite (72 %).

En 1979, la Révolution iranienne porta à la direction du pays le shî'isme politique de l'Ayatollah Khomeiny, qui rompit avec la dynastie honnie des Pahlavi. L'Iran devint dans tout le monde musulman, même sunnite, le modèle de la révolution islamiste accomplie, capable de faire bloc contre un dictateur armé par l'Occident, Saddam Hussein, durant la terrible guerre Iran-Irak (1980-1988). Ce conflit opposait des gouvernements confessionnellement opposés (Saddam Hussein était notoirement sunnite), mais il dépassait l'antagonisme religieux et s'avérait surtout idéologique. Parmi les troupes irakiennes, la majorité était d'ailleurs shî'ite et resta fidèle au régime, peut-être par peur.

Enfin, la guerre d'Irak lancée par les États-Unis en 2003 aboutit à un troisième sursaut shî'ite : le contrôle de l'Irak. Débutée en mars 2003, l'intervention des États-Unis et du Royaume-Uni en Irak atteint Bagdad en trois semaines. La coalition transfère dès avril le pouvoir à un gouvernement sous tutelle, dissout le parti Baas de Saddam Hussein et renvoie les cadres de la dictature, privant brutalement le pays de toute son élite politique et compromettant ainsi la transition. Rencontrant l'opposition frontale des sunnites qu'ils viennent d'écarter du pouvoir, les États-Unis doivent aussi affronter les milices shî'ites à Bagdad et dans le Sud du pays. La présence américaine n'est sauvée que par les élections de janvier 2005 qui voient la victoire numérique des shî'ites et des Kurdes. Les sunnites désertent massivement le scrutin, préparant ainsi leur marginalisation et leur ressentiment pour les dix années suivantes. L'exécution en décembre 2006 de Saddam Hussein, après un procès bâclé, ne fait que renforcer leur haine du gouvernement central, peuplé de shî'ites ralliés à l'armée d'occupation.

En Syrie, l'arabisme baassiste constituait la doctrine unificatrice du pays. Mais l'explosion du pays en 2011 et l'essor de l'État islamique (Daech) en 2013-2015 poussèrent Bachar el-Assad à renoncer à cette idéologie officielle et à jouer sur les allégeances identitaires et confessionnelles pour mieux conserver le pouvoir. Le Président alaouite ren-

17. Nous renvoyons à notre ouvrage : *L'État islamique, anatomie du nouveau Califat*, BG Édition, Paris, 2014.

força ses liens avec la minorité shî'ite et, au-delà, avec toutes les autorités shî'ites de la région : le Hezbollah libanais, le gouvernement irakien de Bagdad, la République islamiste d'Iran. Entre 2011 et 2015, une multitude de soulèvements locaux, en Arabie Saoudite, au Koweït, au Bahreïn et au Yémen, manifesta le désir des shî'ites d'obtenir une reconnaissance religieuse face à des dynasties sunnites et oppressives. Ainsi, en quarante ans, l'ensemble du Moyen-Orient fut touché par une renaissance politique shî'ite, totalement inédite depuis le Moyen Âge, et qui avait valeur de revanche historique.

3. Au-delà du conflit confessionnel

Face au chaos entretenu en Irak par Al-Qaïda dès 2003, le gouvernement irakien et l'armée américaine décident à partir de 2007 de s'appuyer aussi sur les tribus sunnites du centre du pays en constituant les comités *al-Sahwa* (« le Réveil »). Ces milices d'auxiliaires de sécurité sont des sortes de gardes nationales sunnites, armées pour lutter contre les mouvements islamistes. Plus de 100 000 combattants tribaux servent alors l'État irakien – majoritairement shî'ite –, avec la promesse d'être un jour intégrés officiellement dans les services de sécurité¹⁸. La confrontation confessionnelle n'était donc pas irréductible.

Mais, impuissant à unir l'Irak, le Premier ministre shî'ite Nûri al-Mâlîki (2006-2014) laisse le chaos se répandre dans un pays dont la coexistence entre communautés reposait avant 2003 sur la répression contre les uns et le clientélisme envers les autres. Le gouvernement irakien mis en place en 2003 était basé sur une répartition des postes d'importance en fonction de critères confessionnels et ethniques et non sur la notion de la citoyenneté individuelle.

Le départ des troupes américaines, anticipé par Barack Obama, s'achève à la fin de l'année 2011, mais laisse le Premier ministre seul pour gouverner un pays fracturé, alors qu'il est contesté au sein de son propre camp. Son autoritarisme renforce la haine des tribus sunnites et prépare leur ralliement aux groupes qui créèrent Daech. Il fait dissoudre les

18. Tina Susman, « Iraqi sheik a contrast to his slain brother with his own style », *Los Angeles Times*, 13 octobre 2007.

comités *al-Sahwa* sans honorer sa promesse d'officialiser leurs services¹⁹. Les milices et les soldats shî'ites humilient régulièrement les sunnites aux barrages policiers, dans les prisons, dans les rues ; on tabasse, on insulte et même on viole. Certains villages sont bombardés. L'exaspération favorise l'extrémisme religieux chez les sunnites. Pour eux, al-Mâlîki apparaît comme un pantin aux ordres de Téhéran qui souhaite offrir la revanche iranienne sur la guerre Iran-Irak (1980-1988). Par réaction, les attentats anti-shî'ites se multiplient et le prestige d'al-Qaïda s'accroît.

Enfin, en Syrie, alors que la contestation de 2011 avait été un soulèvement politique contre l'autoritarisme de Bachar al-Assad, celui-ci parvint à exacerber les antagonismes religieux dès 2012 et à plonger le pays dans une guerre confessionnelle : la majorité sunnite face aux minorités du pays, le front sunnite rigoriste face au front shî'ite et alaouite, auquel les minorités chrétiennes de Syrie se rallient rapidement²⁰. Les hésitants n'ont bientôt plus que le choix entre les groupes djihadistes et un président responsable de la mort d'au moins 150 000 personnes.

Conclusion

L'opposition sunnites/shî'ites est donc une réalité ancestrale et encore actuelle, mais elle n'est pas inéluctable. En effet, la cohabitation n'est pas impossible comme le prouve l'histoire de l'islam médiéval. Au x^e siècle, le calife 'abbâside de Bagdad, sunnite, était protégé par des vizirs shî'ites, les Bûyides, qui gouvernèrent l'Irak pendant près d'un siècle. Le calife 'abbâside al-Muktafi (902-908) appuyait son gouvernement et son administration sur des secrétaires shî'ites. En fait, la fracture confessionnelle est régulièrement ouverte ou rouverte à dessein, afin de soutenir un projet idéologique ou d'asseoir un pouvoir devenu illégitime. D'ailleurs, la plupart des grandes tribus arabes du Proche-Orient sont parcourues par ces mêmes fractures religieuses, ainsi les Shammar d'Irak.

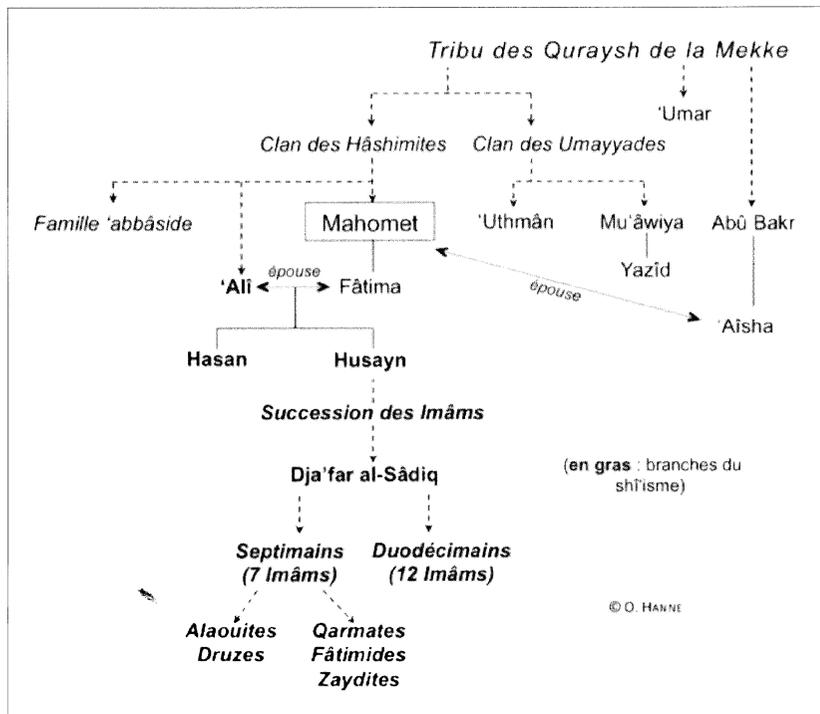
19. Hicham Mourad, « D'où vient la force de Daech ? », *Al-Abram Hebdo*, 18 juin 2014.

20. Sur ce phénomène de « confessionnalisation » de la guerre civile, cf. François Burgat, Romain Caillet, *Pas de printemps pour la Syrie*, Paris, La Découverte, 2013.

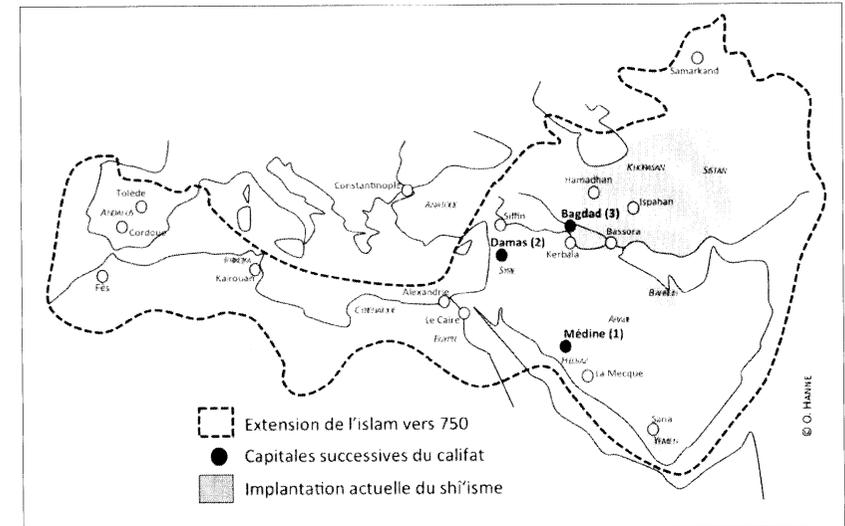
Or, la fidélité tribale l'emporte sur l'adhésion confessionnelle, si bien que shî'ites et sunnites se retrouvent souvent cousins éloignés. L'affrontement religieux est donc souvent un prétexte à d'autres ambitions. Mais une fois les hostilités déclenchées et le premier sang versé, les populations se retrouvent vite prisonnières du manichéisme ambiant qui contraint à choisir un camp impérativement.

Annexes :

Généalogie de l'islam shî'ite



Le rayonnement de l'islam à la fin des Umayyades



L'âge d'or des empires confessionnels

